



HAL
open science

QUELQUES PONTS SUR LA MÉDITERRANÉE : ÉCHANGES ENTRE PROVENÇAUX ET MAGHRÉBINS

Emmanuel Desiles

► **To cite this version:**

Emmanuel Desiles. QUELQUES PONTS SUR LA MÉDITERRANÉE : ÉCHANGES ENTRE PROVENÇAUX ET MAGHRÉBINS. Lou Prouvençau a l'Escolo, 2016. hal-03004722

HAL Id: hal-03004722

<https://hal.science/hal-03004722>

Submitted on 13 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

QUELQUES PONTS SUR LA MÉDITERRANÉE : ÉCHANGES ENTRE PROVENÇAUX E MAGHRÉBINS

La Méditerranée, notre Grande Mer, sépare ou réunit ? D'un côté le monde provençal, de l'autre le monde maghrébin. Que pensent les uns et les autres des uns et des autres ?

Hélas, l'histoire ne commence pas sous les meilleurs auspices car, au Moyen Age, la conquête sarrasine puis la *Reconquista* chrétienne n'ont pas laissé que de bons souvenirs. Fouillons un peu les étagères des bibliothèques provençales et nous verrons se déployer de vieilles rancœurs, des reliquats de haine parfois, de la méfiance très souvent, en ce qui concerne les *filz des Sarrasins féroces* comme le formule le troubadour de la *Reine Jeanne* Aufan de Sisteron. Le livre d'éducation du Frère Savinian, *La Lionide*, s'appuie largement sur cette image négative du Sarrasin conquérant et destructeur. Pour le *parâtre* de la romance du *Roi des Sarrasins* de Félix Gras, le Maghrébin est celui qui a *tué (s)on père*, qui a *volé (s)es brebis* et qui a *brûlé (s)a grange*. Pour le Mistral du *Renégat*, des *Iles d'Or*, à quoi se résume la religion musulmane ? Nous connaissons le refrain du poème :

*Boire l'allégresse
Avec une amie
Est de Mahomet la félicité ;
Mais sur la montagne
Manger des châtaignes
Vaut mieux que l'amour sans la liberté.*

On peut penser sans peine que Mistral réduit ce qu'est l'Islam, et qu'il sait pertinemment que la religion principale de l'autre côté de la mer est bien plus riche que ce qu'en dit ce *Renégat*. Mais l'extrait des *Iles d'Or* rappelle à l'évidence une incompréhension entre deux cultures qui vivent l'une à côté de l'autre.

Jean-Claude Bouvier, qui étudie, lui, l'image globale du Méditerranéen dans la littérature de Mistral¹, confirme amplement

¹ : Jean-Claude Bouvier, *Stéréotypes de l'étranger méditerranéen dans la littérature provençale du XIXème siècle : l'exemple de Frédéric Mistral*, in Jean-Claude Bouvier, *Espaces du langage, géolinguistique, toponymie, cultures de l'oral et de l'écrit*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 2003.

que, parmi tous les riverains de la Grande Mer, c'est probablement le Maghrébin qui pâtit de la réputation la moins bonne. Au début de son chapitre « les images plutôt négatives », Jean-Claude Bouvier écrit : « Comme on peut s'y attendre, ces images-là sont plutôt celles qui se rapportent aux Musulmans, qu'ils soient appelés Arabes, Maures ou Sarrasins »². Un peu plus loin dans l'article, nous lisons encore : « Les stéréotypes par lesquels sont définis les Sarrasins sont ainsi fortement dépréciatifs ».³

Heureusement, ces deux cultures ne se boudent pas toujours l'une l'autre et elles ont connu, au contraire, de belles rencontres et de beaux échanges fructueux. Le même Jean-Claude Bouvier, poursuivant son étude sur les Sarrasins chez Mistral, doit relever que l'image ne s'arrête pas sur une sale couleur : « la connotation des Maures peut être aussi très largement positive »⁴, à tel point qu'une des danses principales de notre culture s'appelle « la moresque » : « les Maures ont donné leur nom à la *mouresco* (la moresque), qui désigne une danse traditionnelle de Provence, dont Mistral a su évoquer la grâce et le mystère tout orientaux dans deux passages de *Calendau* (VI, 64-70 et XI, 400-448) ».⁵

Pour corroborer cet argument retournons au Moyen Age. C'est Chateaubriand lui-même, un spécialiste des voyages et de la différence culturelle, qui affirme que la chevalerie est née « des mélanges des nations arabes et des peuples septentrionaux ».⁶ René Nelli, le spécialiste, lui, de *L'érotique des troubadours*, confirme l'idée de Chateaubriand. Que ce soit au Xe siècle, que ce soit au XIe siècle, que ce soit au XIIe siècle, les échanges entre les deux peuples sont très nombreux. Écoutons-le : « Il serait fastidieux de rapporter les nombreux cas, bien connus des historiens, où des liens d'hospitalité, d'amitié, de reconnaissance, se nouèrent aux Xème et XIème siècles, entre chrétiens et musulmans. »⁷ Un peu plus loin : « Entre cette Espagne, où les chrétiens subissaient si fortement l'emprise de la civilisation arabe et les pays d'oc demeurés plus barbares, les relations commerciales et

2 : *Ibid.*, p.348.

3 : *Ibid.*, p.349.

4 : *Ibid.*, p.351.

5 : *Idem.*

6 : Chateaubriand, *Etudes et discours*, éditions de 1841, p.396, cité par René Nelli, *L'érotique des troubadours*, Privat, Toulouse, 1963, p.40.

7 : René Nelli, *L'érotique des troubadours*, *op. cit.*, p.43.

intellectuelles n'ont jamais été plus aisées ni plus fréquentes qu'aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles. »⁸ Et Nelli de montrer, dans de belles pages, la dette que la *fin'amor* des troubadours a envers la littérature arabe.

C'est assez dire que Maghrébins et Provençaux font œuvre commune, bien qu'ils soient parfois en concurrence dans cette même œuvre. Entre les mariniers du Rhône, provençaux, et les navigateurs de la Méditerranée, maghrébins, le but commun, dans *Le Poème du Rhône*, est d'arriver finalement à la foire de Beaucaire. Lors de cette année, où le Caburle fait sa dernière descente, les Tunisiens sont arrivés les premiers :

*Mais du milieu des bigues et des antennes,
des voilures, des cordages, des moufles,
où, les pieds nus, qui descend et qui monte,
sous le Croissant enorgueilli,
et au plus haut croisillon du grand mât,
ô Mahomet ! le bâtiment des Tunisiens
a la peau de mouton qui est pendue !
Il arriva beau premier : les Consuls
lui ont donné un sac de pain et un tonneau
de vieux Cante-Perdris. Les Turcs feront ribote...
Puis à la garde d'Allah, s'ils se grisent !⁹*

Retenons ce beau symbole de la peau de mouton du *Poème du Rhône* : c'est le trophée qu'ils envient tous, Maghrébins et Provençaux, dans un même désir. Les deux peuples ont envie d'une même chose, convoitent la même récompense, connaissent un élan identique, sous un soleil identique, sur des eaux communes (le Rhône, de toute façon, va perdre dans la mer *et ses eaux et son nom*), qui les réunissent tous finalement dans le même Beaucaire. C'est la même mer, et le même coin des Iles d'Or qui rassemblent Turcs et Provençaux dans le *Livre de la mer*, le *Kitab-i Bahriye* de Piri Reis, dans lequel les musulmans, en s'approchant de nos rivages, décrivent la côte varoise, Hyères et ses îles.¹⁰

Pierre Paul a montré, lui, *quelques curieuses rencontres entre l'arabe et le provençal*.¹¹ En effet, des comptines pour enfants, des

8 : *Idem*.

9 : Frédéric Mistral, *Le Poème du Rhône* (Chant X, Laisse LXXXII).

10 : Voir l'article de la revue *L'Astrado*, n° 19, 1983, p.188-197.

11 : Revue *L'Astrado*, n°13, 1976, p.86-95.

expressions, de proverbes, des mots, sont quasiment les mêmes entre les deux cultures, provençale et maghrébine. Pierre Paul prouve avec clarté que le mot *harissa* (la sauce forte) a le même sens des deux côtés de la Méditerranée : « *harissa* c'est en réalité ce qui est pilé (du verbe *hres* = *piler*) tout comme *pistou* (du verbe *pista* = *piler*) et *cachat* (du verbe *cacha* = *écraser, piler*). (...) si nous considérons seulement le sens véritable de ces trois mots, nous pouvons dire qu'ils sont pratiquement synonymes (*harissa* = *pistou* = *cachat*) car chaque fois il s'agit de leur mode de préparation et non des ingrédients qui les composent. »¹²

Même Eugène Simon, dans sa grande étude sur les *Sarrasins dans la littérature provençale*, même s'il relève les nombreuses occasions où les Sarrasins sont perçus de façon malveillante par les Provençaux, est contraint de reconnaître que certains auteurs, Félix Gras en particulier (celui même qui avait rédigé *Le roi des Sarrasins*), ressentent de l'admiration pour les Maghrébins. Eugène Simon écrit : « En voyant sous la plume de Félix Gras une sorte d'admiration pour les Sarrasins, on peut facilement imaginer comme cela lui fit plaisir quand Baroncelli, pour la sainte Estelle de 1896 aux Saintes-Maries-de-la-Mer, l'accueillit ainsi :

*Capoulier Sarrasin,
Capoulier au visage brun,
Fils du Ventoux
Nous te saluons.*

Et assurément cela était un beau compliment dans la bouche de Baroncelli, lui qui considérait le sang des Sarrasins comme une source de beauté et de gloire ».

Ainsi il est tout à fait possible, en Provence, de regarder l'autre, et l'autre maghrébin surtout, d'une façon amicale.

La belle expérience que fait Honoré Blanquet, dans *L'Antife* de Joseph d'Arbaud, est justement la rencontre entre le héros principal du roman – un habitant des Saintes-Maries-de-la-Mer - et son maître africain, le sympathique Mougat. Le personnage raconte :

Bon Mougat, oui, bon, je le répète. Certes, il n'était pas des plus riches. Il avait une jolie maison avec un jardin où nous récoltions toutes sortes de légumes. Deux chèvres que je menais paître, nous donnaient du lait. J'avais construit un poulailler où

¹² : *Ibid.*, p.93.

nous élevions de la volaille. Avec quelques sacs de blé et quelques paniers de dattes nous avions de quoi nous nourrir toute l'année.

Sitôt souper, une fois la vaisselle lavée et la maison balayée, nous nous accroupissions dans le jardin et regardions étinceler les étoiles. Il aimait que je lui parle de moi, que je lui raconte ma vie et, parfois, il m'interrompait.

« Écoute, Ali » - il m'avait donné ce nom-là - « écoute. Je m'étonne, intelligent et sensé comme tu es, que tu ne sois pas ébloui par la beauté de notre foi et que tu ne pries pas comme nous. »

Et il me parlait de son Dieu, de son Prophète, de sa loi et, quand venait l'heure, où qu'il se trouvât, il laissait tout pour faire ses prières.

« Maître, » lui répliquais-je, « tu dis que je suis intelligent et je t'en rends grâce. Mais, là-dessus, je ne suis, moi, qu'un grand ignorant. Là-bas, j'ai tout juste appris ma doctrine et n'ai jamais été dévot. Ah, si tu pouvais discuter avec notre curé qui, lui, en sait long, il te répondrait. Quant à moi, on m'a baptisé, chrétien je suis et chrétien je veux rester. Que puis-je te dire ? »

Il réfléchissait un moment puis répondait :

« Je comprends ta façon de voir. Tu as tort, en un sens, et tu as raison. Tu tiens à ta foi et ton cœur est pur, tu es honnête puisque, en abjurant, tu t'enrichirais et que, chrétien, tu resteras esclave toute ta vie. »

Il s'arrêtait et, relevant la tête :

« Mais, » disait-il, « il n'y a pourtant qu'un Dieu qui est Dieu et Mahomet est son prophète. »¹³

Les deux personnages s'aiment, se respectent, et ne tentent pas, finalement, de se convertir l'un l'autre. Ils ont compris, cependant, qu'ils avaient bien des choses en commun. Les deux personnages, malgré leurs différences, partagent les mêmes repas, la même amitié et, parfois, la même culture car ils sont tous deux méditerranéens.

Fort de cette idée, nous allons essayer de montrer maintenant, à l'aide de trois exemples surprenants, que l'on peut retrouver, des deux côtés de la Méditerranée, les mêmes idées et les mêmes inspirations littéraires.

¹³ : Joseph d'Arbaud, *L'Antifo (L'Antife)*, Imprimerie Mistral, Cavaillon, 1969, p.286-288.

Nous commencerons, tout d'abord, par Frédéric Mistral. Un de ses contes joyeux, paru dans l'*Almanach provençal* de 1866, est celui-ci :

Les oreilles

Le curé de Monteux avait une manie ; c'était, quand il donnait un repas, de s'occuper de la cuisine ; — de la cuisine, n'est pas le mot mais des préparatifs, comme nous dirions : aiguïser les couteaux, embrocher les rôtis, etc. Plus d'un petit bourgeois a cette habitude.

Un jour il convia à dîner l'ermite de Saint-Gent :

— Marianne, dit-il à sa chambrière, aujourd'hui nous aurons à dîner frère Pantaléon ; vous mettrez le pot-au-feu avec quelque chose en plus ; et puis vous ferez rôtir ces deux bécasses que Pascal Escoffier, mon cousin de Tulette, m'envoya l'autre jour.

— Il suffit, monsieur.

Dame Marianne se met en cuisine, pend la marmite à la crémaillère, met le pot-au-feu et fait rôtir la chasse du cousin Escoffier.

Or, voici qu'en tournant, il tomba de la broche dans la lèche-frite un morceau de bécasse. Marianne le tâte et ne le trouve point mauvais puis, se léchant les doigts :

— Cette pièce, dit-elle, n'a plus de grâce maintenant, autant vaut l'achever ! Et — happe ! — la bonne fille mange l'oiseau savoureux.

Mais l'appétit vient en mangeant, et notre cuisinière, regardant le reste d'un air entendu :

— Une pauvre bécasse, dit-elle, que sera-ce pour deux ? Ce n'est pas un rôti présentable...

Et, ma foi, cela dit, — mâche !... avale !... — elle n'en fait qu'une bouchée. Fiez-vous aux chambrières !

Voilà qui va.

Frère Pantaléon arrive :

— Bonjour, dame Marianne !

— Frère Pantaléon, bonjour !

— Il n'a pas encore dit sa messe, monsieur le curé ?

— Pas encore, frère Pantaléon ; mais asseyez-vous ; il ne peut pas tarder...

— Il m'a convié pour dîner avec lui ; il doit vous l'avoir dit.

— Ah ! il ne me l'a que trop dit ! vient alors Marianne, d'un air

apitoyé... Mon pauvre frère ! mon pauvre frère ! vous en avez donc trop de deux oreilles ?

— Comment de deux oreilles ?

— Vous ne savez donc pas, saint homme, que monsieur le curé, pour son dessert, mange des oreilles ? Si vous ne le voulez pas croire, regardez : quand il lui en reste, il les suspend là-haut.

Et Marianne lui fait voir une enfilade, de champignons qui séchaient au plafond.

— Mais est-il possible, bonne Mère de Dieu ? dit l'ermite de Saint-Gent, devenant pâle.

— C'est tellement possible que, dès qu'il entre au presbytère — vous allez le voir — dès qu'il entre, il demande les couteaux, les passe l'un sur l'autre et coupe les oreilles... de qui il peut... C'est sa maladie : il faut qu'il en mange.

Là-dessus le curé de Monteux entra :

— Ah ! bon, dit-il, vous êtes là frère Pantaléon ?... Marianne donnez les couteaux...

Quand le pauvre ermite entend parler de couteaux, il prend la fuite — mes amis de Dieu ! — et, viens me chercher ! Mais le curé fait à sa servante :

— Où sont les bécasses, que nous les mettions à la broche ? Et Marianne lui répond :

— N'avez-vous pas vu le frère qui les emportait ?

— Vous voulez plaisanter, vieille folle !

Tout de suite le curé sort sur sa porte, ses couteaux à la main, et, voyant là-bas l'ermite qui courait, il lui crie :

— Frère Pantaléon ! frère Pantaléon ! au moins de deux, une ! Mais, tout en courant, frère Pantaléon lui réplique :

— Ni l'une ni l'autre, mange-chrétien !

Nous retrouvons presque la même histoire en Kabylie, à la seule différence qu'au lieu de couper les deux oreilles il s'agit de couper quelque chose d'autre...

Une ruse de femme

Un homme était marié à une femme qui devint enceinte. Depuis qu'elle était dans cet état, elle ne cessait de demander chaque jour à son époux: « J'ai une grande envie de manger de la viande ! Rends-toi au marché et achètes-en un morceau. »

L'époux se rendait chaque jour au marché mais ne rapportait jamais de viande, ainsi il ne satisfaisait pas le désir de sa femme. Cette situation dura jusqu'à un mois avant l'accouchement.

Un jour, le mari rencontra un ami au marché. Les deux amis se saluèrent et bavardèrent un moment. « Viens donc chez moi aujourd'hui, je t'invite à manger », proposa l'époux de la femme enceinte à son ami. Celui-ci accepta l'invitation et ils se séparèrent. L'époux acheta deux perdrix qu'il rapporta à la maison et remit à sa femme. « Voici deux perdrix, lui dit-il. Fais-les cuire, j'ai invité un ami à venir manger ce soir. Il partagera ce plat de perdrix avec nous.

- Entendu, je les ferai cuire », dit-elle.

Elle prépara les deux perdrix et les fit cuire, mais elle ne roula pas de couscous, ne fit pas de gâteau, ne fit pas cuire de galette. Un peu plus tard, le mari arriva en compagnie de son ami.

- « Le repas est-il prêt ? demanda-t-il.

- Le repas est déjà prêt, dit-elle. Mais tu sais bien que je suis malade et faire la cuisine m'est difficile. Alors, ce serait bien si tu pouvais retourner une fois de plus au marché et acheter un gâteau, du pain ou autre chose. » L'époux partit aussitôt pour le marché. L'épouse enceinte resta seule avec l'ami de son mari. Dès que ce dernier fut sorti, elle prit un grand couteau et se mit à l'aiguiser. L'homme la vit faire et prit peur ; il se demandait avec angoisse si la femme n'avait pas l'intention de s'en servir contre lui. Quand elle eut fini d'aiguiser le couteau, elle lui dit :

« Approche-toi !

- Mais que veux-tu de moi ? demanda-t-il, effrayé.

- Oh, je veux seulement te couper les testicules. C'est une coutume chez nous, à chaque fois qu'un invité vient à la maison pour la première fois », prétendit-elle.

Tremblant de peur, l'homme dit: « Laisse-moi d'abord aller uriner.

- D'accord, vas-y », dit-elle.

Il sortit de la maison et, à peine dehors, il prit ses jambes à son cou. La femme le suivit du regard en souriant. Précipitamment, elle se jeta sur les perdrix et les dévora en toute hâte. Au moment où elle finissait de manger, l'époux arriva.

- « Mais où donc est passé mon ami ? voulut-il savoir.

- Où il est ? Quelle question! Pendant que tu y es, demande-moi aussi où sont passées les deux perdrix du dîner! répondit-elle.

- Quoi ? Mon ami aurait emporté les deux perdrix ? s'étonna le mari.

- Rends-toi compte toi-même ! Regarde, la marmite est là! »

L'époux s'approcha de la marmite et vit en effet qu'elle était vide. Il se précipita hors de la maison et partit à la poursuite de son ami. Il l'aperçut au loin et lui cria: « Attends ! Laisse-nous en au moins une ! » L'ami reprit sa course à vive allure et lança d'une voix forte: « Si tu m'attrapes, tu peux les avoir toutes les deux ! »¹⁴
(En kabyle, le mot qui signifie testicule est du genre féminin, N.d.T.)

Voulez-vous un autre exemple, toujours tiré de Mistral et du monde kabyle ?

Souvenons-nous des célèbres *jours de la vieille*. Mistral en parle dans *Mireille* ainsi que dans ses notes :

*Vers le temps où la Vieille irritée lance à Février sa ruade, dans les églises désertes et fermées à triple tour de clef, n'allez pas, femmes attardées, le front pendant sur une chaise, rester endormies ! (...)*¹⁵

« Les paysans du Midi ont remarqué que les trois derniers jours de février et les trois premiers de mars amènent presque toujours une recrudescence de froid, et voici comme leur imagination poétique explique cela : Une vieille gardait une fois ses brebis. C'était à la fin du mois de février qui, cette année-là, n'avait pas été rigoureux. La Vieille, se croyant échappée à l'hiver, se permit de narguer Février de la manière suivante :

Adiéu, Febrié ! 'Mé ta febrerado

M'as fa ni pèu ni pelado !

« Adieu, Février ! Avec ta gelée

Tu ne m'as fait ni peau ni pelée ! »

La raillerie de la Vieille courrouce Février qui va trouver Mars :
« Mars ! Rends-moi un service ! » - « Deux, s'il le faut ! » répond l'obligeant voisin. - « Prête-moi trois jours, et trois que j'en ai, je lui ferai peaux et pelées ! »

Presto-me lèu tres jour, e tres que n'ai,

Pèu e pelado ié farai !

¹⁴ : *Contes Kabyles, recueillis par Leo Frobenius, tome I : Sagesse, Edisud, Aix-en-Provence, 1999, p.113-114.*

¹⁵ : Frédéric Mistral, *Mireille* (chant VI).

Aussitôt se leva un temps affreux, le verglas tua l'herbe des champs, toutes les brebis de la Vieille moururent, et la Vieille, disent les paysans, regimbait, *reguignavo*. Depuis lors cette période tempétueuse porte le nom de *reguignado de la Vièio*, ruade de la Vieille. »¹⁶

Ainsi que nous l'avons déjà noté dans un autre article¹⁷, l'écrivain algérien Mouloud Feraoun parle également de ces jours de la Vieille, mais ils tombent à la fin du mois de janvier de l'autre côté de la mer : « Je suis né, en l'an de grâce 1912, deux jours avant le fameux prêt de Tibrari qui a, jadis, tué et pétrifié une vieille sur les pitons du Djurdjura et qui demeure toujours la terreur des octogénaires kabyles. » Et Feraoun, comme Mistral, explique dans ses notes : « Tibrari : février. Février prêta une de ses journées à Janvier qui voulait punir une vieille du Djurdjura. Cette journée s'appelle *amerdhil*, le prêt. »¹⁸

Voulez-vous le même conte, tel qu'il a été collecté dans la littérature orale kabyle ? Le voici :

La mort de la Première Mère du Monde et les gelées de janvier

Au début, toutes les plantes et les pierres, la terre et l'eau parlaient et les êtres humains comprenaient le langage des pierres, de la terre, de l'eau et de tous les animaux. Les êtres humains n'avaient qu'une seule langue que tout le monde parlait et comprenait. Mais depuis ce fameux pet que la Première Mère du Monde avait laissé échapper sur le fagot de bois, toutes les pierres, les plantes et l'eau avaient cessé de parler. Et les êtres humains ne comprenaient plus le langage des animaux. Les hommes eux-mêmes cessèrent de se comprendre entre eux.

C'est la Première Mère du Monde qui apporta tout le malheur sur la terre. Elle fit beaucoup de mal, et les êtres humains le ressentent encore maintenant. Tous les aveugles, tous les fous, les muets, les sourds, eux tous doivent leur infortune à la Première Mère du Monde, laquelle sema la division et la dépravation, car elle était une grande sorcière qui voulait dominer le monde et

16 : *Ibid.*, édition de Claude Mauron, Librairie Contemporaine, Montfaucon, 2008, p.412.

17 : Emmanuel Desiles, *Le provençal à l'Université d'Aix-Marseille : un enseignement en mutation*, Revue d'Etudes d'Oc, n°161, 2015, p.50-51.

18 : Mouloud Feraoun, *Le fils du pauvre*, Seuil, Paris, 1954, p.27.

prenait plaisir à répandre le malheur.

A présent, je vais raconter comment la vie de cette vieille prit fin après qu'elle eut fait régner tant de catastrophes sur la terre.

La Première Mère du Monde avait une ferme au pied des hautes falaises rocheuses du massif du Djurdjura, non loin du village des Beni Bucarden, là où les puissants contreforts de Tibura La'nser (les Portes de la source) s'élèvent vers le ciel. C'est là qu'elle faisait paître ses moutons et ses bœufs. Une fois, à la fin du mois de janvier, Yenayer - qui était plutôt un mois doux comparé au rigoureux mois de février -, elle était assise au milieu de ses bêtes et était occupée à faire du petit lait dans une outre en peau de chèvre. Depuis trois jours, un peu de neige était tombée et un petit agneau toussa à côté d'elle.

Elle vit l'agneau tousser et se mit à narguer le bon et doux mois de janvier : « N'aie pas peur, dit-elle en s'adressant à l'agneau, ce brave Oncle janvier est passé, il ne te fera pas de mal ! » A peine le mois de janvier eut-il entendu cela qu'il devint furieux et s'en alla dire au mois de février : « Je t'en prie, Compère Février, prête-moi un jour et une nuit; je veux tuer cette vieille insolente et dévergondée. Elle m'a injurié et affirmé que je ne pourrais plus rien lui faire ! » - « Ne prends pas seulement un jour et une nuit, mais sept jours et sept nuits, et punis-la ! » lui proposa Février (Furar).

Après avoir emprunté sept jours et sept nuits au mois de février-Furar, Yenayer dit à la Première Mère du Monde: « Je ne suis pas encore passé, ma bonne vieille ! J'ai encore sept jours et sept nuits, pauvre malheureuse ! Et si ces sept jours et sept nuits ne suffisent pas, je peux en emprunter d'autres à ce cher Furar ! »

Peu après, il se mit à neiger, à grêler, et une forte tempête se déchaîna; il faisait si sombre que le soleil disparut. On ne distinguait plus le jour de la nuit. La Première Mère du Monde se recroquevilla sur elle-même, tenant la cordelette qui retenait l'outre de petit lait. Elle était si engourdie qu'elle ne pouvait que rester prostrée et immobile. Les vaches et les bœufs, les brebis et les béliers, surpris par la tempête, debout ou allongés, se tenaient eux aussi immobiles, comme pétrifiés, tellement ils étaient engourdis.

Au bout de quatre jours et trois nuits, le mois Yenayer avait métamorphosé la Première Mère du Monde et ses animaux domestiques en blocs de pierre dans la position qui était la leur au

moment où la tempête les surprit. Et tels on peut encore les voir sur le pâtis au pied des hautes falaises de Tibura Le'insér.

Depuis ce temps-là, le mois de janvier, Yenayer, est devenu le mois le plus redouté de l'année par les vieilles femmes. A la fin du mois de janvier, pendant cette période de jours empruntés au mois de février, les vieilles femmes commencent à tomber malades et à souffrir. La plupart d'entre elles meurent au cours de ces derniers jours de janvier.¹⁹

Il semble évident que Maghrébins et Provençaux ont bâti le même mythe pour expliquer l'arrivée de ces jours de gel qui clôturent un mois et en commencent un autre. Il n'est d'ailleurs pas un hasard si les Kabyles, plus au sud, ont un mois d'avance sur les Provençaux plus au nord...

Mais le relevé des coïncidences entre les deux cultures ne s'arrête pas là. Nous retrouvons également deux épisodes très similaires entre la célèbre histoire de *Pierre de Provence et la belle Maguelonne* et l'un des passages des *Mille-et-une-nuits*.

Mistral, dans *Mireille* encore une fois, évoque ce conte charmant :

Mireille allait devant elle, comme jadis Maguelonne, celle qui chercha si longtemps, éplorée, dans les bois, son ami Pierre de Provence, qui, emporté par la fureur des flots, l'avait laissée abandonnée.²⁰

Cette histoire a été également racontée en français. Dans sa version française, on peut lire :

La douce Maguelonne dormant au giron de Pierre, comme il est dit ci-dessus, le gentil Pierre se délectait de tout son cœur en regardant la merveilleuse beauté de sa dame. Quand il avait contemplé son charmant visage et qu'il s'attachait à cette douce bouche, petite et vermeille, il ne pouvait se rassasier de la regarder. Et, après, il ne put se tenir de découvrir sa gentille poitrine, qui était plus blanche que neige, pour voir et toucher ses seins charmants. Ce faisant, il était si ravi d'amour qu'il croyait être en paradis et il lui semblait que jamais chose fâcheuse ne lui pouvait arriver et qu'infortune ne lui devait jamais advenir. Mais ce bonheur ne lui dura guère alors, car il eut à souffrir indicible douleur et peine,

19 : *Contes Kabyles, recueillis par Leo Frobenius, tome I : Sagesse, op.cit., p.58-59.*

20 : Frédéric Mistral, *Mireille* (Chant VIII).

comme vous allez l'ouïr ; et la douce Maguelonne n'en fut pas exempte.

Pendant que Pierre regardait ainsi et caressait Maguelonne, voici qu'il trouva sur sa poitrine un morceau de satin rouge qui était soigneusement plié. Il eut grande envie de savoir ce qui était ainsi plié dans ce satin. Il se mit à le défaire, et il trouva que c'étaient les trois anneaux de sa mère qu'il lui avait donnés et que la douce Maguelonne gardait-là pour l'amour de lui. Quand il les eut vus, il les enveloppa de nouveau dans le satin, les mit à côté de soi, sur une pierre, et il tourna les yeux pour voir et regarder la merveilleuse beauté de sa chère amie, qui lui plaisait plus que toute chose au monde. Et il restait là, quasi enivré d'amour et de bonheur, tellement qu'il lui semblait être en paradis.

Mais Notre Seigneur lui montra qu'en ce monde il n'y a bonheur sans douleur ni félicité parfaite ; et il permit qu'un oiseau marin vivant de rapine, prenant ce satin rouge pour un morceau de chair, vint s'abattre là, le saisit et s'envola.

Quand Pierre vit que l'oiseau était au-dessus de la mer, il fut bien fâché et chagrin, pensant que cela peinerait fort Maguelonne, à qui il voulait plaire plus qu'à personne au monde. Il mit son manteau sous la tête de la douce Maguelonne et se prit à poursuivre l'oiseau : il lui lançait des pierres pour lui faire lâcher ce qu'il emportait. Il y avait dans la mer une petite roche très près de la terre ; mais, entre la terre et la roche, il y avait un grand fond d'eau et on n'y pouvait passer sans nager. Cet oiseau s'en alla poser sur cette roche ; Pierre lui jeta une pierre, si bien que l'oiseau s'enfuit et laissa le satin tomber là au milieu de la mer. (...) Voilà que Pierre, près de là, sur le rivage de la mer, trouva une petite barque, que les pêcheurs avaient abandonnée, car elle ne valait plus rien. Il en fut bien joyeux ; mais courte fut sa joie. Il se mit dedans, et, à l'aide de bâtons qu'il avait coupés au bois, il commença d'aller vers la roche.

Mais Dieu, qui dispose toutes choses à son plaisir (et nul ne lui peut résister) fit lever un vent froid et fort venant de terre : et en peu de temps ce vent emporta malgré lui Pierre et sa barque dans la mer. Et les efforts que faisait Pierre ne servirent de rien, ni ses bâtons non plus, car la mer était haute et profonde ; il ne pouvait plus revenir à terre et, qu'il le voulût ou non, le vent l'emportait.²¹

21 : Pierre de Provence et la belle Maguelonne, éditions De Boccard, Paris, 1926, p.75-78.

Dans les 206^e et 207^e nuits des *Mille-et-une-nuits* nous retrouvons la mésaventure :

Budûr s'endormit sans se douter de ce que le destin préparait. Qamar az-Zamân la rejoignit et la trouva étendue sur le dos. Elle portait une chemise légère faite d'une soie transparente couleur abricot qui ne cachait rien de son corps. Sa tête était enveloppée d'une kûfiyya tissée de fil d'or et incrustée de perles et de pierreries. Une brise s'éleva qui souleva la chemise et laissa voir le nombril et les seins de la jeune femme. Son ventre était plus blanc que la neige, plus pur que le cristal, plus tendre que le beurre. Chaque pli délicat de son ventre pouvait contenir une once de beurre de muscade. (...) Qamar az-Zamân porta la main à la cordelière qui retenait le saroual. Obéissant à son désir, il tira sur elle et la défit. Il remarqua alors que la cordelière faisait un nœud qu'il dénoua. Il y trouva un chaton de bague rouge comme du sang dragon. Il l'examina et vit qu'il portait sur deux lignes des caractères d'une écriture qu'il ne pouvait déchiffrer. Très étonné, il se dit : « Il faut qu'elle attache une bien grande importance à ce chaton noué à la cordelière de son saroual et caché sur la partie la plus intime d'elle-même pour ne jamais s'en séparer. Que peut-elle donc bien faire de ce bijou et quel est son secret.

Il voulut l'examiner à la lumière du jour et sortit pour cela de la tente. (...) Il était en train d'en considérer les signes, lorsqu'un oiseau fondit du ciel, lui prit le chaton des doigts et s'envola pour se poser un peu plus loin. Le prince, craignant de perdre le bijou, courut pour rattraper l'oiseau. Mais celui-ci s'envolait et allait un peu plus loin à chaque fois que le jeune homme était sur le point de se saisir de lui. L'un courant, l'autre s'envolant, ils ne cessèrent de se poursuivre ainsi de vallée en vallée, de colline en colline, de montagne en montagne et de plaine en plaine jusqu'à ce que la nuit soit tombée.²²

La problématique – qui n'aura probablement pas de résolution – serait de savoir si un échange littéraire entre écrivains provençaux et maghrébins a réellement eu lieu, ou si, sous le même soleil méditerranéen, les uns et les autres, même séparés par la mer, ont inventé un conte identique, sans s'être rencontrés.

²² : *Les mille et une nuits*, édition de Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel, Folio Classique, Gallimard, Paris, 1991, tome II, p.98-100.

Peu importe, de toute façon, car nous n'obtiendrons probablement jamais la clé du mystère...

Retenons surtout que Provençaux et Maghrébins ne se considèrent pas d'un œil suspicieux, ainsi qu'une vision simpliste et étroite voudrait nous le faire croire. Le Sarrasin n'est pas *féroce*, puisqu'il est également le Mougat de Honoré Blanquet, puisqu'il est le grand-père qui raconte, de l'autre côté de la mer, les mêmes histoires à ses petits-enfants que le grand-père provençal aux siens, pour leur expliquer les jours de la Vieille ou les aventures d'un héros qui voit un oiseau subtiliser la bague de sa belle...

Et ces liens ne se trouvent pas seulement dans des contes ancestraux ! Joseph Bourrilly a écrit sur les beautés africaines d'une façon exquise²³, et deux écrivains contemporains, Bernard Giély et Philippe Blanchet, ont aussi peint les amours exaltantes entre des Provençaux et des Maghrébins. Pourrions-nous voir là un symbole ? Dans la nouvelle *Ali*, du recueil *Camin crousa (Chemins croisés)* de Philippe Blanchet²⁴, un jeune Maghrébin tombe amoureux d'une belle Marseillaise ; dans *Fiò de bos (Feu de bois)* de Bernard Giély²⁵, c'est l'inverse : un jeune boulanger provençal tombe amoureux, lui, d'une belle Algérienne...

La coupe de Gyptis n'est pas la seule à réunir des peuples. Peut-être que la Méditerranée, notre Grande Mer, celle-là même qui avait amené Protis jusqu'à Gyptis, relie aussi des peuples qui savent contempler ses ondes magnifiques... des deux côtés !

Emmanuel Desiles
Aix-Marseille-Université

23 : Son recueil *Li Maugrabino (Les Maghrébines)*, non édité, se trouve à la Bibliothèque du Cirdoc, manuscrit Ms 712.

24 : Le recueil a paru à Marseille en 1961. La nouvelle *Ali* a été de nouveau publiée dans l'anthologie de proses de Mireille Couston et Jean-Michel Jausseran, *Raconte de Prouvènço*, L'Aucèu libre, Paris, 2014, p.248-253.

25 : Ce roman a paru en 1998 aux éditions *Prouvènço d'aro*.